

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 9

Artikel: Roman Polanski au bout du malentendu
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mais pathétiques, la musique (notamment de Chopin) exprime admirablement ce qui ne peut l'être par les mots ou les images. Le piano, de prime abord un peu incongru dans ce contexte de guerre et de misère, parvient pourtant à instiller au film sa respiration, son rythme. Dans une scène clé, Polanski donne à cet égard la mesure de son art: peu avant la débâcle de l'armée allemande, Szpilman est découvert par le capitaine Wilm Hosenfeld, officier mélomane de la Wehrmacht qui l'écoute jouer Chopin dans les décombres d'une villa bombardée; pacifié, il l'aidera à se nourrir et à se cacher.

Polanski garde par ailleurs le même point de vue avec une constance sans failles: jamais il ne dévie du regard de Szpilman. La révolte du ghetto de Varsovie, sévèrement réprimée par les nazis, est par exemple entièrement filmée à travers les rideaux du petit appartement où Szpilman se terre, muré et crevant de faim. Ce parti pris rigoureux donne certes une vision morcelée du génocide et du drame enduré par les Juifs polonais, mais elle n'en est que plus sincère et véridique. Incarné par l'acteur américain Adrian Brody – qui reconnaît volontiers qu'il tient là le rôle de sa vie –, Szpilman n'a rien

de l'homme parfait, seulement un pianiste qui doute, qui souffre, qui ne veut pas croire ce qu'il voit, qui ne comprend plus rien. Ce n'est ni un héros ni un saint ni un prophète, juste quelqu'un qui sauve sa vie quand les autres sont piétinés, balayés par la mort. ■

Réalisation Roman Polanski. **Scénario** Ronald Harwood, d'après le livre de Wladyslaw Szpilman. **Image** Pawel Edelman. **Musique** Wojciech Kilar. **Son** Jean-Marie Blondel. **Décor** Allan Starski. **Costumes** Anna Sheppard. **Montage** Hervé de Luze. **Interprétation** Adrian Brody, Thomas Kreschmann, Frank Finlay, Maureen Lipman... **Production** Studio Canal; Alain Sarde, Robert Benmussa, Roman Polanski. **Distribution** Frenetic Films (2002, France / Allemagne / GB / Pologne). **Site** www.lepianiste-lefilm.com/ **Durée** 2 h 28. **En salles** 25 septembre.

Wladyslaw Szpilman (Adrien Brody)



Roman Polanski

Au bout du malentendu

Cinéaste insaisissable au talent fou mais à la personnalité contestée, Roman Polanski obtient, à 69 ans, une consécration inespérée du jury de Cannes présidé par David Lynch, pour «Le pianiste». Retour sur l'un des plus étonnants parcours du cinéma mondial.

Par Norbert Creutz

Tous les commentateurs l'auront noté, «Le pianiste», Palme d'or à Cannes cette année, marque une sorte d'aboutissement dans la carrière de Roman Polanski. Le cinéaste d'origine polonaise n'y affronte-t-il pas le traumatisme fondateur de son existence, la Shoah, et n'est-il pas retourné pour l'occasion au pays après 40 ans d'exil? Mais le triomphe n'aura pas été total. En effet, nombreux ont été ceux à déplorer une mise en scène trop «sage», sans oser tout à fait avouer qu'à leurs yeux, Polanski a perdu l'essentiel de son intérêt. Autrement dit, nous serions soit devant un grand cinéaste fêté trop tard, soit devant un cinéaste surfait qui révèle enfin ses limites...

Pas d'accord! Longtemps victime d'amalgames hâtifs entre sa vie privée mouvementée et son œuvre, Polanski se voit aujourd'hui confronté à un nouveau malentendu: celui qui ferait de lui un moderne ayant peu à peu viré académique. On avait déjà entendu ce reproche au temps de «Tess» après celui, plus commun, qu'il se répétait avec «Le locataire» – ses deux chefs-d'œuvre, soit dit en passant. Or, non seulement Polanski n'a jamais été un cinéaste moderne à proprement parler (au contraire de son compatriote Jerzy Skolimowski), mais encore ses films ont été régulièrement sous-estimés au moment de leur sortie.

Il y a donc un vrai mystère Polanski. Cinéaste au talent évident mais toujours soupçonné de superficialité, lui-même n'a jamais

voulu (ou plutôt pu) s'expliquer sur son travail. Et après un intérêt précoce de la critique (voir les études de Pascal Kané, Jacques Belmans et Ivan Butler parues en 1970-1971), son œuvre se retrouve aujourd'hui en mal d'exégètes, comme si cette évidence n'offrait aucune prise à l'analyse. Metteur en scène et scénariste de tous ses films, on ne saurait pourtant lui nier le statut d'auteur, mais son désir de s'adresser au grand public l'a rendu suspect.

Aussi habile qu'Hitchcock, éclectique que Kubrick, cosmopolite que Welles et commercial que Spielberg, il n'en possède toutefois ni vraiment l'élégance, ni l'intelligence, l'ironie et le

élève de la prestigieuse école de cinéma de Lodz. Protégé d'Andrzej Wajda et d'Andrzej Munk, bientôt mari d'une jeune actrice, Barbara Lass, il se signale par sa prédilection peu orthodoxe pour le cinéma occidental. A travers une dizaine de courts métrages dont le fameux «Deux hommes et une armoire», il obtient ensuite le droit de tourner son premier long, «Le couteau dans l'eau», qui triomphe dans les festivals et sera même nommé aux Oscars.

Cinéaste cosmopolite

Puis, c'est le cinéaste cosmopolite qui, menacé par la conscription, abandonne tout

lie, «Chinatown» à Hollywood et «Le locataire» à Paris avant d'être condamné pour le viol d'une fille de 13 ans en Californie et de se réfugier en France. Il y tourne (plutôt qu'en Angleterre, où il risque l'extradition) «Tess» avec Nastassja Kinski, sa nouvelle compagne de 15 ans.

Enfin, c'est le miraculé qui, après avoir abandonné le cinéma pendant six ans (il rédige ses mémoires intitulées *Roman*, monte et interprète sur scène «Amadeus»

et «La métamorphose»), resurgit en réalisant son vieux projet «Pirates» puis «Frantic», production américaine tournée à Paris. A 56 ans, il en épouse la jeune vedette, Emmanuelle Seigner, pour un mariage enfin durable qui engendre deux enfants. Dès lors, tous ses films suivants sont des productions françaises à ambition internationale: «Lunes de fiel», «La jeune fille et la mort», «La neuvième porte» et, finalement, «Le pianiste».

La morale malgré tout

Avec le recul, outre cette phénoménale faculté à rebondir racontée par ses biographes (pas tous bien intentionnés) Thomas Kiernan, Barbara Leaming et John Parker, on retient surtout l'étonnante cohérence de cette œuvre éclatée. Que ce soit sur le ton humoristique, tragique ou fantastique, Polanski le survivant est resté le cinéaste de l'absurde, de la solitude, de la folie et de la violence. Perfectionniste fonctionnant à l'instinct, il se révèle aussi de plus en plus en quête d'une morale, sinon d'un sens – ce qui semble gêner certains. Mais, alors qu'il a toujours affiché ses goûts classiques («Citizen Kane» d'Orson Welles, «Odd Man Out» de Carol Reed, «Hamlet» de Laurence Olivier, sans oublier Hitchcock), quoi de plus normal que de le voir tendre aujourd'hui vers ce cinéma-là? Pour notre part, nous nous réjouissons de découvrir les nouveaux films de cet immense cinéaste enfin réconcilié avec son passé. ■



Roman Polanski sur le tournage du «Pianiste»

succès. Et si, plutôt que d'y voir des manquements, on commençait à redécouvrir le parcours unique et l'art singulier de Roman Polanski, au-delà d'images parfois difficiles à concilier?

Succès précoce

Il y a d'abord Roman Liebling, le garçon né à Paris en 1933 de parents juifs exilés, lui de Pologne, elle de Russie, et qui adoptent le nom de Polanski avant de retourner s'établir à Cracovie avec des conséquences tragiques: la mère meurt à Auschwitz, le père en conçoit une haine tenace pour son fils et celui-ci passe toute la guerre livré à lui-même, échappant de peu à la mort.

Il y a ensuite le jeune homme ambitieux qui, après avoir joué adolescent à la radio, au théâtre et au cinéma, devient le plus jeune

pour s'établir à Paris. «La rivière de diamants», sketch des «Plus belles escroqueries du monde» tourné à Amsterdam, marque alors le début d'une longue association avec le scénariste Gérard Brach. Appelé à Londres par un compatriote, le producteur Gene Gutowski, il y apprend l'anglais tout en tournant ses trois films suivants: «Répulsion», «Cul-de-sac» et «Le bal des vampires», qui lui assurent gloire, fortune et succès féminins.

Entre 1968 et 1980, il devient l'homme de tous les scandales: après le triomphe de «Rosemary's Baby», son premier film américain, sa jeune épouse Sharon Tate est assassinée par les disciples de la secte de Charles Manson. Vedette médiatique et membre de la jet set, Polanski réalise «Macbeth» en Angleterre, «What?» en Ita-

Films FRENETIC

30 billets offerts pour le film «Le pianiste»

En salles dès le 25 septembre

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site

www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
2 billets au maximum par personne seront attribués par tirage au sort. Les membres du Cercle de Films **uniquement** peuvent commander 2 billets par mois et par film au 021 642 03 36 ou 30